Document generated on 05/15/2024 6:12 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Wendy ASHMORE (éd.): Lowland Maya Settlement Pattern. A School of American Research Book, University of New Mexico Press, Albuquerque, 1981, 465 p.

Louise Iseut Paradis

Volume 6, Number 2, 1982

Imposer la bâtardise francophone

URI: https://id.erudit.org/iderudit/006453ar
DOI: https://doi.org/10.7202/006453ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paradis, L. I. (1982). Review of [Wendy ASHMORE (éd.): Lowland Maya Settlement Pattern. A School of American Research Book, University of New Mexico Press, Albuquerque, 1981, 465 p.] *Anthropologie et Sociétés*, *6*(2), 176–179. https://doi.org/10.7202/006453ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

En effet, depuis la fin des années 50, le SIL est à l'œuvre chez les Inuit d'Alaska. Les missionnaires Webster et Zibell en particulier ont publié plusieurs ouvrages sur divers dialectes de la région. Or de ces travaux, seul leur dictionnaire (*Inupiat Eskimo Dictionary*, University of Alaska, 1970) peut avoir quelque utilité (quoique, subdivisé en champs sémantiques, il reflète les valeurs des missionnaires plus que celles des Inuit; parmi les champs retenus, citons : bon/mauvais, raisonnable/déraisonnable, mots religieux, etc.). Leur grammaire (intitulée *Let's Learn Eskimo*) et leur panorama dialectologique de la langue inuit en Alaska et au Canada sont bâclés et pleins d'erreurs On ne peut donc les utiliser pour apprendre à parler correctement.

En fait, la seule partie de leur travail qui puisse avoir quelque valeur est la constitution d'une orthographe phonologique pour transcrire les dialectes de l'Alaska septentrional. Cette plus grande qualité des recherches orthographiques s'applique sans doute aussi à la plupart des autres langues étudiées par le SIL. L'alphabétisation, si elle est bien faite, a une valeur intrinsèque positive. C'est son usage qui peut être mauvais. Aux mains des missionnaires, elle sert l'impérialisme, mais contrôlée par les locuteurs autochtones, elle peut devenir un outil de libération, comme cela a été le cas au Vietnam, où l'emploi de l'alphabet latin, d'abord introduit par les missionnaires catholiques et les colonialistes français, a été repris par les révolutionnaires, pour devenir entre leurs mains un instrument de prise de conscience et d'éducation nationales.

Malgré cette absence de critique explicite du travail linguistique du SIL, l'ouvrage dirigé par Hvalkof et Aaby reste très important. On aimerait que ce type de dénonciation des agents de l'impérialisme culturel devienne permanent et fasse l'objet de nombreuses autres publications.

Louis-Jacques Dorais
Université Laval

Wendy ASHMORE (éd.) : *Lowland Maya Settlement Pattern*. A School of American Research Book, University of New Mexico Press, Albuquerque, 1981, 465 p.

Le terme Maya est synonyme pour plusieurs de civilisations enfouies dans les forêts tropicales du Mexique et du Guatemala. On en connaît les centres « cérémoniels » avec leurs temples-pyramides qui cherchent à dépasser la forêt, le système d'écriture hiéroglyphique qui orne stèles, murs et escaliers et qui commence à nous en révéler l'histoire et le système de pensée. Et puis les musées et les livres d'art nous introduisent à l'esthétique maya : production artistique riche qui s'exprime surtout dans la poterie polychrome, les figurines, la sculpture et la peinture. Cette richesse et cette complexité de la civilisation Maya a attiré les premiers explorateurs et chercheurs mayanistes : leurs intérêts se sont concentrés principalement sur la découverte et sur l'étude des grands sites et sur l'interprétation de son système d'écriture. Ces études ont permis de situer dans le temps et dans l'espace les témoins archéologiques de la civilisation classique Maya : c'est entre 250 et 900 après J.C. que se manifeste cette civilisation dans les basses-terres du Mexique, du Guatemala, du Belize et du nord ouest du Honduras.

Ce n'est que plus récemment toutefois que l'on s'est intéressé aux origines et aux aspects économiques, sociaux et politiques de la civilisation Maya Classique. Et le livre « Lowland Maya settlement Pattern » illustre cette orientation. L'étude des « settlement patterns » que l'on pourrait traduire par schèmes d'établissement ou par réseaux d'habitat vise à

interpréter les relations entre un espace donné et son occupation par un groupe humain. Cette étude peut se faire à divers niveaux : résidence, communauté, région, par exemple, mais elle a comme objet spécifique de déceler les déterminantes écologiques et/ou culturelles de l'habitat. C'est en réponse aux critiques faites à une archéologie uniquement absorbée par des problèmes de chronologie et de classification, que des archéologues comme G.R. Willey, K.C. Chang, Bruce Trigger et bien d'autres après eux se sont tournés vers une approche à la fois contextuelle et processuelle : l'étude des schèmes d'établissement fait partie de cette tendance et elle a été appliquée systématiquement dans les basses-terres Maya depuis le début des années 1960.

Le livre « Lowland Maya Settlement Pattern » est le résultat d'un séminaire qui eut lieu à Albuquerque entre le 14 et le 18 novembre 1977. La *School of American Research* a institué ces séminaires qui ont fait l'objet jusqu'ici de 18 publications dont fait partie le présent volume. La majorité des contributions sont le résultat de communications et de discussions qui eurent alors lieu. Le livre est dédié à l'un des participants du séminaire, Dennis E. Puleston, qui fut accidentellement tué par la foudre au sommet du temple-pyramide de Chichen Itza en 1978.

Ce volume offre donc une série d'articles qui sont regroupés sous quatre rubriques; la première traite du cadre historique, spatial et méthodologique des études de réseaux d'habitat dans les basses-terres Maya; la seconde présente le corpus de données; la troisième développe des modèles d'interprétation et la dernière résume et évalue les contributions du séminaire.

Les deux premières rubriques visent avant tout à rendre compte de l'état de la recherche. Ainsi Ashmore et Willey présentent le concept de réseau d'habitat, d'ailleurs inauguré par Willey lui-même lors d'un terrain au Pérou en 1953, et retracent l'histoire des études s'y rapportant dans les basses-terres Maya. Les réseaux d'habitat concernent la disposition des anciens vestiges Maya sur le territoire et s'attachent à élucider les relations entre, d'une part, les populations humaines et leur milieu naturel (écologie) et, d'autre part, entre populations humaines (société et politique). L'intérêt pour les basses-terres Maya est lié au défi particulier que posait un environnement tropical au développement d'une société précolombienne aussi complexe que le fut la civilisation Maya. Les données issues de l'étude de l'habitat promettaient de répondre à des questions comme celle de la nature et de la fonction des grands centres, de leurs articulations avec d'autres sites d'occupation, du difficile problème de l'urbanisme, de l'histoire démographique, etc. Où en est-on, demandent les auteurs, après 30 ans d'accumulation de données ?

Hammond et Ashmore présentent un cadre géographique et chronologique des basses-terres Maya qui sera utile aux non-initiés et pourra servir de rappel à ceux qui sont plus familiers avec cette sous-région de la Mésoamérique. Suit une réflexion quelque peu ardue de Ashmore, sur les problèmes méthodologiques et terminologiques posés par l'étude de l'habitat dans les basses-terres Maya. Une nouvelle définition des réseaux d'habitat y est proposée : ce sont les distributions spatiales d'aménagements (ex.: atelier, enterrement, foyer, dépotoir, construction, etc.) étudiés à travers divers niveaux, des aménagements individuels jusqu'aux réseaux d'occupation sur de grands territoires. Elle souligne le manque de consensus sur la définition des unités d'analyse, des termes en général et du grand besoin de créer un langage sur lequel tous s'entendraient.

Face à ces problèmes de définitions et de comparaisons posés par les sites Maya, des solutions sont proposées. Ainsi, E.S. Turner, N.I. Turner et R.E.W. Adams proposent une technique dite « mesure volumétrique » permettant d'évaluer quantitativement les centres Maya. On quantifie le volume cubique des matériaux de constructions utilisés dans les édifices ainsi que la surface métrique des espaces entre les structures : ces mesures sont réajustées par l'addition de valeurs qualitatives telles décorations, style et rapports entre structures. La méthode vise ainsi à évaluer et à comparer en les mettant

en ordre les complexes ou centres architecturaux Maya. La méthode a été appliquée avec succès aux centres Maya correspondant à la dernière occupation extensive du territoire : elle pose toutefois des problèmes pour les phases antérieures d'occupation.

Haviland démontre avec succès les vertus d'une double approche aux problèmes d'interprétation en archéologie : inférences archéologiques et épigraphie. Il s'attaque à l'épineux problème de la définition des centres mineurs et de leur fonction. L'étude de l'un de ceux-ci à Tikal, le groupe 7F-1, l'amène à conclure qu'il s'agit d'un groupe résidentiel de l'élite de Tikal, habité par les descendants de l'homme enterré sous une de ses structures. Cet homme, selon les données épigraphiques, aurait été un dirigeant déposé et enterré du centre de Tikal. Bien que le problème soit mineur et la méthode d'interprétation classique, c'est là sans doute une des contributions les plus stimulantes du volume en ce qu'elle est possible et productive de résultats plausibles.

La présentation des données constitue la portion la plus volumineuse du présent ouvrage. Elle permet au lecteur de se familiariser et d'évaluer le travail qui s'est fait aux quatre coins des basses-terres Maya. Les contributions procèdent par zones écologico-culturelles : Le Peten (Rice et Puleston), le Belize (Hammond), le sud-est Maya (Leventhal), le centre du Yucatan et le sud-ouest du Campeche (Adams), le sud du Quintana Roo (Harrison), le nord du Yucatan (Kurjack et Garza) et la période précédant la conquête espagnole dans cette dernière zone (Freidel).

Trois modèles d'interprétations tentent, avec plus ou moins de félicité, d'intégrer la masse de données sur les réseaux d'habitat des basses-terres Maya. Les trois modèles visent à suggérer une hypothèse générale concernant la structure sociale et politique dans les basses-terres Maya. Tous appuient leurs arguments sur une variété de documents archéologiques (architecture, glyphes, réseaux d'habitat) et ethnohistoriques. Deux des trois modèles, finalement, puisent dans la littérature historique et ethnographique les éléments d'analogie propres à alimenter leur modèle.

Adams et Smith proposent un modèle de société féodale pour les basses-terres Maya. Celui-ci rendrait compte de la variation interne, de la dispersion des grands centres et de la hiérarchie de sites sur le territoire, de la priorité d'un système agricole intensif mais non centralisé sur d'autres types d'activités de production. Sanders, par des voies différentes, aboutit essentiellement au même résultat. Alors qu'Adams et Smith s'appuient sur la société féodale définie généralement, Sanders fait une analogie plus spécifique avec les sociétés de l'Afrique de l'Est (Baganda) : là comme en territoire maya, l'habitat est dispersé mais orienté vers un centre administratif. Les contraintes écologiques sont, selon Sanders, les grandes responsables de ce type de société.

Freidel procède quelque peu différemment. La dispersion de l'habitat ne constitue pas une forme moins complexe mais plutôt différente d'État; dans les basses-terres Maya, elle est une « invention sociale » visant à donner l'impression d'égalité à un système non-égalitaire. Il souscrit ainsi, sans pour autant le spécifier, au modèle féodal de Adams et Smith ou Sanders. Freidel vise plus cependant à expliciter les relations entre un habitat dispersé et la production et distribution des biens. Il propose sans aller beaucoup plus loin un modèle qu'il nomme « Pélerinage-Foire » dans lequel la circulation des personnes aurait été réglementée par sanction religieuse (pélerinage) et les groupes sociaux intégrés à travers l'échange de biens et services (foire). Le modèle est tentatif, imprécis et naïf mais mériterait sans doute qu'on l'exploite.

En guise de bilan, cet ouvrage a une vertu principale, celle de regrouper les données nombreuses qui se sont accumulées depuis une vingtaine d'années et qui concerne les réseaux d'habitat en territoire Maya. Ceci en fait un outil de référence essentiel pour celui qui veut se renseigner ou extrapoler sur la nature de la société Maya à la période Classique. Il a également le mérite d'être introspectif et de réfléchir aux problèmes de méthodes

et d'interprétation que pose ce genre d'approche : la nécessité d'être systématique au seul niveau de la terminologie, de la définition des unités d'analyse est acquise et des solutions sont proposées. Ce questionnement témoigne de la jeunesse et des espoirs que l'on met dans les études de réseaux d'habitat.

Les modèles d'interprétations, bien que symbolisant également la jeunesse de l'approche, offrent un net décalage par rapport au reste de la publication. Les tentatives sont louables, certes, mais les analogies proposées sont teintées de naïvetés et d'amateurisme. Cette impression résulte du fait qu'on s'attaque à des problèmes trop gigantesques sans avoir les données pour asseoir les interprétations proposées. En effet, malgré le fait que l'objectif soit moins impressionnant, l'étude de Haviland est plus productive et crédible que celle de Sanders par exemple.

En terminant, je dirais que « Maya Lowland Settlement Pattern » est un excellent baromètre de l'archéologie américaniste en 1980. Si, d'une part, ses techniques de cueillette et de traitement de données sont relativement saines et élaborées, si elles permettent d'observer la réalité préhistorique, ses outils d'interprétation, de l'autre, sont loin d'être au point surtout quand il s'agit d'extrapoler sur les aspects sociaux et politiques globaux de cette réalité. Mais puisque c'est là l'objectif ultime de tout chercheur, celui de comprendre et d'expliquer, ces tentatives sont nécessaires et provocatrices; elles devraient stimuler la discussion et la critique et éventuellement, nous l'espérons, produire des modèles plus satisfaisants.

Louise Iseut Paradis
Université de Montréal

LIVRES REÇUS À LA REVUE

Louis ASSIER-ANDRIEU : *Coutume et rapports sociaux. Étude anthropologique des Communautés paysannes du Capcir*, Éditions du CNRS, Paris, 1981, 215 p., ill., index, bibliog.

Pierre BOGLIONI, Benoît LACROIX (éds) : *Les pélerinages au Québec*, Travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval, no 4, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1981, 160 p.

Michael DEAR et Allen J. SCOTT (éds) : *Urbanization and urban planning in capitalist society*. Londres et New York, Methuen, 1981, 619 p., fig., index.

Fernand DUMONT, Jean HAMELIN, Jean-Paul MONTMINY (sous la direction de) : *Idéologies au Canada français 1940-1976, t. 1 La Presse, La Littérature*, Histoire et sociologie de la culture 12, Institut supérieur des sciences humaines, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1981, 360 p.
Idéologies au Canada français 1940-1976, t. 2 Les Mouvements sociaux, Les Syndicats, Histoire et sociologie de la culture 12, Institut supérieur des sciences humaines, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1981, 390 p., index.